numéro 14

mars 2010

[a r k h a ï]

Αρχαι

www.arkhai.com

l'histoire du faiseur de thé

Alec Corthay
illustrations_Marta Masszi

« L'essentiel est invisible pour les yeux. »
Antoine de Saint-Exupéry

À Timmy mon grand neveu
Je rêvais de grandir et mes rêves galopaient à travers ciel, m'entraînant aussi loin que possible sur la Voie lactée.
Mais une nuit, en levant les yeux, j'ai compris que mes rêves, ainsi qu'une graine, voulaient tomber du ciel et prendre racine.
Alors j'ai compris que j'allais grandir et que c'est un voyage sans fin, un passage entre ciel et terre qui commence sur terre.
Alors j'ai commencé à grandir…

Le passage du firmament

Notre histoire commence par une nuit claire. L'air est agité par des bourrasques fraîches, des bourrasques remplies de sable marin qui picotent le visage. Le ciel est limpide, c'est un ciel qui annonce de beaux jours, un ciel que les marins d'ici disent prophète et qui, ce soir, est magnifiquement inspiré.

Un jeune homme, il se nomme Edan, est sur le pont d'un bateau. Il regarde le ciel et cherche à reconnaître les constellations :

– Quel est le nom de cette piste étoilée qui traverse le ciel ? demande-t-il à son voisin, un marin appuyé sur le bastingage du navire.

– Tu as devant toi ce qu'on appelle le Passage du firmament ou la Voie lactée, lui répond ce dernier.

J'aimerais que ma vie ressemble à cette piste, se dit Edan en observant la Voie lactée. Tout serait plus facile si je pouvais marcher le long d'un chemin aussi bien tracé.

Pendant qu'Edan observe les étoiles, le marin explique comment le ciel et surtout les constellations permettent de s'orienter. Il pointe les étoiles qui constituent la Grande Ourse, il montre aussi la position des Pléiades et celle de l'Étoile polaire ; il parle du ciel avec autant de respect que s'il s'agissait d'une personne.

À cet instant, Edan ressent un grand frisson. Il se demande si le monde

a un ordre ; tout au fond de lui, il se demande aussi si sa propre vie a un ordre et un sens, une architecture cachée, comme les constellations du ciel.

Le marin

Edan vient de se réveiller après une courte nuit à bord du navire. Il se tient à la proue, tout impatient d'accoster. Le jeune homme vient d'une terre lointaine qui porte parfois le nom de Pays vert : c'est un pays de cocagne où l'eau ne manque pas, un pays de collines et de rivières, de ruisseaux et de vallons.

En observant les côtes qu'il déchiffre comme son premier livre, Edan a l'impression d'avoir atteint un but, mais sans toutefois savoir lequel. Une petite ville se prélasse, inerte, à une encablure du navire. Elle est allongée aux flancs d'une chaîne de petites montagnes dont la forme évoque une épine dorsale. Cette chaîne est aussi lisse qu'un crâne sur lequel rien ne pousse, sinon quelques broussailles. Au-delà des monts commence un mystérieux royaume : c'est le royaume du désert, de la brise fraîche et minérale. Edan sait, au fond de lui, que c'est là-bas qu'il veut aller, mais il ne saurait dire pourquoi. Il observe les quais, où des marins attendent les bras croisés. Dans ce port, qui devrait servir de lieu de brassage, rien ne se passe !

Par contre, si on prête attention à la brise qui vient de la crête, une autre impression se dégage. On devine, pour autant qu'on ait les sens en éveil, que quelque chose d'imminent se prépare. Il y a une tension dans l'air : c'est peut-être un vent, un son ou un parfum qui sort du fond des âges. Qui sait. Edan est vraiment très impatient de débarquer.

Le pays de Sha

Le pays dans lequel Edan a débarqué se nomme Sha. Il est régi par un sultan. Ce qui distingue ce pays de beaucoup d'autres, ce sont ses deux cultures opposées, aussi intriquées que les fils d'une corde de chanvre. Il y a, d'une part, le sultanat qui vit sous le sceptre du sultan et, d'autre part, le royaume du désert qui ne connaît pas de frontières.

Le sultan aime la bonne chair, les beaux vêtements et les longues discussions. Il étudie les nombres et les étoiles, tout comme ses ancêtres. Il chasse à l'aide d'un faucon et il lui arrive de monter sur le dos d'un dromadaire, son animal favori.

Au sommet du palais du sultan, il y a trois tours. Depuis la première, il observe les étoiles et s'interroge sur le futur, de la seconde, il contemple son royaume et, de la dernière, il regarde l'océan, sans savoir pourquoi, pendant de longues heures.

Il y a longtemps, quelque chose s'est passé et un sort est tombé sur Sha. À cause de ce sort, les habitants du pays dorment debout.

Comment les décrire ?

Nous, nous ne fermons les yeux que pour la sieste ; eux, comme

des aveugles, ils les ont toujours fermés. En fait, le sommeil de Sha est si profond que rien ne peut tirer ses habitants de la rêverie qui les garde entre le jour et la nuit. Tout se passe comme si Sha, même actif, faisait la sieste à longueur de journée !

L'émissaire

Alors que les premiers passagers débarquent, Edan se demande comment aller au-delà des collines. Il est interrompu dans ses réflexions par un petit homme jovial et moustachu :

– Bienvenue à Sha ! lui dit-il en se tenant debout sur la jetée.

Comme le veut la coutume, cet homme, qu'on appelle l'émissaire, accueille chaque visiteur. Il est coiffé d'un turban safran.

– Sa Majesté aimerait vous rencontrer, s'empresse-t-il de dire à Edan.

Edan est flatté par l'accueil qu'il reçoit. Peut-être vais-je commencer par suivre cet homme si bien habillé qui semble si bienveillant, se dit-il. Le désert attendra.

Edan, rassuré, gravit le sentier de la crête qui conduit au palais. Notre ami se sent dans la peau d'un diplomate et fait des signes de la main à tout le monde ! Ce qu'il ne voit pas, c'est que personne ne répond à ses gestes amicaux. Pourquoi donc ?

L'émissaire le conduit aveuglément, en suivant un tracé qu'il connaît par cœur, comme s'il répétait une gamme. La bourgade sent le pin, la cannelle et le citronnier, le tout mêlé aux parfums du littoral. La terre exhale une senteur résineuse si prenante qu'on aurait envie d'en manger ! À force de se laisser entraîner par toutes ces odeurs, Edan commence à avoir le tournis. Tous ces parfums stimulants et enchanteurs finissent petit à petit par l'envoûter.

Le crieur public

Le tout-Sha est dans les rues. Sur une petite place ombragée de la ville, des garçons jouent avec un ballon à moitié dégonflé. Bien qu'ayant l'âge d'Edan, ils ressemblent à des vieillards parce que Sha, toute rutilante qu'elle soit, vieillit avant l'âge.

La bourgade, qui gravite autour de cette petite place, ressemble à une fourmilière. La place est dominée par les cris d'un petit homme secoué par chaque consonne qu'il prononce. Il s'agit du crieur public. Derrière ses grosses lunettes qui révèlent son incurable myopie, il annonce fièrement, sur un ton de caporal, ce qu'il convient d'appeler « les nouvelles du jour ». Les nouvelles du jour sont une chose très importante à Sha, une véritable institution.

Tout le monde est pendu aux lèvres du crieur public, qui pour cette

raison est un homme très respecté. Il est difficile de comprendre pour un étranger cet intérêt pour les «nouvelles du jour», car, somme toute, ces nouvelles n'apportent à la ville qu'un avis partial et abstrait sur la «santé du monde». Néanmoins, ce besoin de connaître les faits divers confère au crieur un statut particulier et c'est vers lui que le tout-Sha se tourne pour savoir, par exemple, qui le sultan épousera, qui lui succédera ou quelle sera sa résidence d'été ! Comme le dit le proverbe :

> *À Sha,*
> *les paroles du crieur font tourner le monde*

Chose étrange, malgré la furieuse envie d'actualités qui caractérise Sha, personne ne semble remarquer la présence d'Edan. Personne ne me voit, se dit-il tout déconfit, est-ce que je suis transparent ? Y a-t-il quelqu'un pour bavarder avec moi ?

Le sort de Sha, tel un frelon, pique les oreilles des gens à leur naissance. Les victimes de ce sort n'entendent que le crieur et l'écho de leurs propres pensées. Tristement, à cause de cette piqûre, les gens ont de la difficulté à bavarder et à partager des histoires : tout au plus le font-ils par l'intermédiaire du crieur public, qui leur donne matière à discussion. Certains habitants de Sha finissent même par ne plus parler qu'à eux-mêmes.

Edan continue à suivre son guide le long d'un sentier qui zigzague entre les maisons de pierres et qui les conduit au palais du sultan, tout en haut de la colline.

Un singe qui fait le pitre

Alors que le sultan, assis sur son trône, déguste les grains d'une grenade, un singe joue sur l'accoudoir. Le sultan porte un couvre-chef en forme de crêpe. Sous son gros nez, sa barbe descend jusqu'à son ventre aussi rond qu'une pastèque.

Le singe, qui porte un bicorne rouge sur son costume bouffant, s'incline devant le sultan. Qui est ce petit vieux tout ridé qui fait des courbettes ? se demande Edan avant de réaliser qu'il s'agit d'un singe et non d'un vieillard ! Quel costume bizarre ! se dit-il une fois remis de sa surprise.

Le singe, qui fait des grimaces savantes, est chargé de divertir le sultan. L'un des jeux favoris du sultan vise à faire rire le singe, tout en gardant son sérieux, pendant que ce dernier fait de même. Pour faire rire le singe, le prince louche comme un lézard, il tire la langue à la façon d'un éléphant et il s'élargit les narines comme un hippopotame ! Il a bien sûr de la peine à garder son sérieux !

– Sois le bienvenu dans mon pays, fait le sultan qui semble soudainement remarquer la présence de son hôte.

Un large sourire égaie son visage.

– Quelles nouvelles nous apportes-tu ? demande-t-il en changeant aussitôt de contenance.

Sur un signe du sultan, l'émissaire, jusqu'alors immobile, disparaît en silence.

Les tours du sultan

Le sultan est friand de bonnes nouvelles ; il les aime autant qu'un enfant les sucreries, à tel point qu'il demande parfois à son singe de lui en confectionner.

En recevant son visiteur, il suit un protocole fixé par ses aïeux. Ce protocole, qui demande au sultan d'accueillir en personne chaque visiteur, ne lui déplaît pas : au contraire, il lui permet d'engloutir les nouvelles d'ailleurs.

Edan, qui est impressionné de se retrouver en face d'un sultan, se demande bien quelles nouvelles il pourrait lui raconter. Aujourd'hui, le sultan, qui n'a cessé de se gaver de friandises, n'est pas aussi attentif qu'à l'accoutumée. Il ne remarque pas que dans sa gêne Edan ne répond pas à sa question. Mais pourquoi donc le regard du sultan est-il éteint ? se demande le garçon.

– Pourrais-tu me dire ce qui t'amène ici ? reprend le souverain qui enchaîne par une autre question avant même qu'Edan n'ait eu le temps de répondre.

– Ne serais-tu pas conteur ? demande-t-il à Edan avec des yeux luisants.

À la réponse négative d'Edan, la petite lumière s'échappe dans les ténèbres. Pour ne pas montrer son désarroi, le sultan s'empresse de changer de sujet :

– Pourquoi ne resterais-tu pas parmi nous ? Je serais honoré de te compter parmi mes invités. Mon palais contient la plus grande bibliothèque du monde. Elle dépasse en volumes et en faste celle d'Alexandrie !

En quelques mots, le sultan énumère les merveilles de son palais. Il parle des haras, qui contiennent des étalons aussi fougueux qu'un cyclone. Il mentionne les joutes de conteurs. Il évoque ses jardins qui font la jalousie de son cousin, le prince de Babylone. Il achève son tour par une allusion au labyrinthe qui, du plus profond de son palais, s'enfonce dans la montagne de feu.

– Voilà mon royaume ! s'exclame-t-il alors en y ajoutant le geste magistral d'un empereur.

Un aplomb retrouvé

Edan, bien qu'honoré des faveurs qu'on lui accorde, commence à devenir prudent. Je n'ai pas besoin des plaisirs du sultan, se dit-il, j'ai besoin d'une réponse à ma question.

Il reprend alors la parole :

– Je regrette, votre Altesse, mais…

À peine ces mots ont-ils quitté sa bouche que le souverain change de ton :

– Et si tu ne restais que pour l'été ?

Il se met à apitoyer Edan à la façon d'un petit garçon puni et privé de jeu. En même temps, il se dirige dans un coin de la salle du trône, n'osant plus le regarder en face par crainte de sa réponse.

Chose étrange, le sultan, qui semble être soudain retombé en enfance, conserve une voix d'adulte ! Ses paroles, ainsi qu'une robe bouffante, dissimulent son âge véritable.

– Je pourrais te montrer des choses que tu n'as jamais vues, promet-il à Edan.

Mais pourquoi s'est-il isolé dans un coin ? se demande le jeune garçon.

– Ici, tu seras libre de faire ce que tu veux !

À peine le sultan a-t-il lâché ces derniers mots qu'il commence à se recroqueviller sur lui-même et finit affalé sur un tapis.

Pauvre sultan ! se dit Edan qui assiste, impuissant, à cette dégringolade.

– Reste avec moi ! Jamais plus tu ne verras mes trésors, menace le sultan qui, dans sa position fœtale, ne voit plus le monde qui l'entoure.

Edan regrette de le voir dans cet état. Il n'est pas fidèle à lui-même, se dit-il. Au même instant, le singe recommence à faire le pitre ; il joue avec une grosse boule de bilboquet, qui ne cesse de lui retomber sur la tête.

Finalement, Edan parvient à prendre la parole.

– Je regrette, votre Altesse, mais je vais devoir refuser votre proposition.

Edan parle avec une autorité dont il est le premier surpris :

– Je ne peux pas rester, déclare-t-il. Je veux me rendre au désert.

Ces paroles fermes font du bien au sultan qui retrouve rapidement son rang d'altesse.

Il se détend, se redresse et reprend la parole avec un aplomb nouveau:

– Tu peux aller où bon te semble, indique-t-il alors au garçon. Excepté…

Mais le sultan ne termine pas sa phrase parce qu'une indécision lui noircit le cœur :

– En es-tu sûr ? demande-t-il. Es-tu sûr que tu ne veux pas rester ? Que puis-je faire pour que tu restes ?

Le sultan, qui pense être le roi du monde, ne comprend pas qu'on puisse lui refuser son hospitalité. Parfois, il a l'impression que chaque homme qui passe est un rêve qui lui échappe.

Comprenant qu'Edan ne reviendra pas en arrière, le sultan finit par s'incliner :

– Soit, lâche-t-il.

Le sauf-conduit

Le souverain prend alors son stylet et griffonne quelques signes sur un parchemin.

– C'est un sauf-conduit, indique-t-il brièvement.

Le sultan adopte enfin une attitude digne de son rang. Ce n'est plus le petit garçon qui fait face à Edan, mais son portrait adulte. Edan reste plus lucide que jamais et ne se laisse pas décontenancer par les sautes d'humeur du sultan. Mieux encore, à présent, il remarque certains détails qui auparavant ne l'avaient pas frappé. Il observe par exemple que le sultan est toujours sur la retenue.

Il donne souvent l'impression de réciter des formules toutes faites et, par moment, il se laisse distraire comme un comédien débutant ; il semble alors plagier le vrai sultan. En temps normal, le sultan parvient à détourner un grand nombre de choses par ses paroles. Mais aujourd'hui, le sort est brisé et il ne parvient plus à déformer quoi que ce soit. Ses paroles sont sans effet.

Le sultan, qui a repris ses esprits, semble avoir été relancé par un souffleur caché. Edan remarque alors qu'il s'exprime avec panache, en se demandant s'il n'est pas en train de réciter le rôle de sa vie.

– Fais-en bon usage, lui indique le souverain en lui tendant le sauf-conduit.

Mais que contient ce bout de papier ? Rien ! Il ne contient rien !

Ce que le sultan a écrit est parti en fumée. Drôle d'encre que celle du sultan : elle est purement invisible ! Ses pattes de mouche disparaissent avant même d'atteindre l'âge d'une libellule. Le parchemin est vide : il ne contient plus rien, pas même un signe qui témoignerait des pouvoirs du prince, de sa sagesse ou de sa science.

De cette disparition, le sultan ne s'en est pas aperçu :

– Les gens reconnaîtront mon sceau, indique-t-il en désignant sa missive vide. Mais je dois t'avertir d'une chose…

– De quoi s'agit-il, votre Altesse ?

– Méfie-toi du Seigneur noir ! confesse-t-il du bout des lèvres.

La trêve

– Il fut un temps où Sha était en guerre.

C'est ainsi que le sultan commence son explication. En quelques mots, il raconte comment, dans sa mémoire d'enfant, cette guerre prit fin.

– Après des années de conflit, mon père signa une trêve proposée par le Seigneur noir.

Ce qu'une trêve peut faire, un jour peut défaire, se dit Edan qui a la sagesse de se taire.

– Sha est désormais en paix, reprend alors le sultan. Regarde autour de

le seigneur noir, marta masszi, 15 x 21 cm, monotype

toi ! Notre flotte et notre palais s'agrandissent. Nos champs et nos greniers débordent. Crois-moi : ce pays n'a jamais été aussi prospère !

– Et qu'est devenu le Seigneur noir ? demande alors Edan.

À la grande surprise du garçon, le sultan change subitement d'humeur et se met à crier sous l'emprise de la peur :

– Je ne veux plus jamais qu'on ne prononce ce nom devant moi !

Ayant dit ces mots, le sultan tord la bouche comme lorsqu'on vient d'avaler un thé trop noir, un thé trop amer. Puis, par une subite

métamorphose, ses yeux se figent, ses épaules se contractent comme un soldat au garde-à-vous et il devient aussi rigide qu'une baïonnette !

Que faire ? se demande Edan qui ausculte le souverain. Comment le sultan peut-il craindre un homme alors que nul n'est aussi puissant que lui ?

La raison, que le sultan ignore autant qu'Edan, c'est que la guerre n'a jamais cessé ! Cette guerre, toutefois, s'est prolongée dans l'ombre. La trêve, pendant qu'elle donnait aux hommes un semblant de répit, offrit au Seigneur noir un permis, celui de poursuivre, à l'insu de tous, ses expériences.

Et que fait le Seigneur noir ? Il concocte des notions et des mots dont il tire des lotions et des maux. Il poursuit son œuvre d'alchimiste ; une œuvre qui se confond avec sa vie et durant laquelle il élabore un poison : granules de mensonge, pastilles de calomnie, flacons de diffamation, fioles de tromperie.

Autrefois, certains n'avaient pas hésité à le dénoncer comme le Père du mensonge, mais cette expression, avec le temps, avait fini par sortir de l'usage. Ainsi, le père du sultan signa la trêve qu'on lui proposa, mais sans doute faudrait-il dire qu'il abdiqua. En effet, ayant baissé pavillon, le sultan inaugura l'ère du Seigneur noir, l'ère du somnambulisme et de la passivité.

Malgré sa mollesse et son manque de caractère, le sultan possède une aura particulière : il a hérité d'une sagesse qui l'aide à régner. Cette sagesse, toutefois, s'éteint peu à peu, et le sultan a perdu pour une grande part l'étincelle qui animait ses ancêtres. Aujourd'hui, cette sagesse ne vit plus que dans les livres et par des protocoles que le sultan applique généralement à la lettre, sans savoir pourquoi. C'est ainsi, par un fil toujours plus fin, fait d'une mémoire défaillante et de pages oubliées, que le sultan est rattaché à la gloire du passé.

Un courant d'air pénètre alors par la fenêtre, ce qui rappelle le sultan à ses sens.

– Mon serviteur te conduira à tes appartements, dit-il succinctement.

Il est déjà tard et le sultan est si fatigué qu'il s'endort aussitôt. Le voilà recourbé sur son trône, au milieu d'une grande salle vide.

Le vieil olivier

Edan éprouve de la sympathie pour le sultan. Il ressent un vide dans le cœur du souverain, et cela le peine. Alors qu'il quitte la salle du trône, il remarque sur sa gauche une cour au milieu de laquelle pousse un arbre. Il s'agit d'une cour carrée sur laquelle donnent des galeries ouvertes.

– C'est un olivier, n'est-ce pas ?

L'émissaire se tient à l'entrée de la salle du trône. Il est droit comme un majordome.

– Effectivement, dit-il. On raconte que cet olivier est aussi vieux que le palais. Il existe d'ailleurs une légende à son sujet.

– Et que dit-elle ?

– Elle prétend que le monde changera quand cet arbre grandira.

– Je ne comprends pas : qu'est-ce que ça veut dire ?

L'émissaire est pris de court. Il se frotte la tête d'un air embarrassé.

– Je l'ignore, avoue-t-il. Je n'ai jamais compris le sens de cette légende. D'ailleurs, peu importe : qui donc se soucie d'une vieille légende ?

L'aigle

Le soleil est déjà levé lorsqu'Edan se réveille. De sa fenêtre, il regarde l'Océan et se demande à nouveau s'il a bien fait d'entreprendre un tel voyage. Malgré sa jeune expérience, Edan fait preuve de bon sens, il ne s'inquiète pas du lendemain. C'est en avançant que l'on y voit plus clair, se dit-il gaiement. Aussitôt son baluchon noué, Edan quitte sa chambre : le désert l'attire.

Le jeune garçon se retrouve bientôt à la porte du palais où il prend appui sous l'arche. À cet instant, un aigle apparaît au-dessus de sa tête.

Content de voir quelqu'un, se dit Edan qui n'a vu personne depuis son réveil. Mais pourquoi tout le monde dort-il encore ?

– Bien observé ! dit l'aigle.

Edan est pris de stupeur. Il ne s'attendait pas à rencontrer un aigle savant.

– Mais qui es-tu pour lire dans mes pensées ? répond Edan avec un soupçon de méfiance et d'impertinence. Tu dois être un oiseau spécial.

– Et bien plus encore ! répond l'aigle. Suis-moi sans plus tarder : il nous faut quitter ces lieux. Nous pourrons discuter plus tard.

Cet oiseau m'inspire confiance, se dit Edan qui décide de le suivre.

Au même moment, par une étrange coïncidence, l'un des murs extérieurs du palais s'écroule. Lorsque les deux compagnons se retournent, une nouvelle façade s'affaisse et libère un tourbillon de fumée qui masque provisoirement le palais.

– Il n'y a rien d'étonnant, indique l'aigle en réponse au regard interrogateur d'Edan, ce que tu vois arrive tout le temps.

Jamais Edan ne s'est senti aussi libre qu'au début de cette longue marche dans le désert. En revanche, il fait si chaud qu'il est dur de poser un pied devant l'autre et de voir clair dans ses pensées. Tout au plus est-il capable de longer des yeux l'horizon dont la ligne simple et droite l'apaise et le réconforte. Il se plaît à avancer ainsi pendant des heures, sans réfléchir, parce qu'il se sent bien accompagné.

Le soleil se couche lorsque les deux compagnons font halte. Ils viennent de traverser un plateau aride et se tiennent au-dessus d'une rivière à sec. Edan ne perçoit aucun signe de vie aux alentours à l'exception d'un

tourbillon qui, momentanément, soulève la poussière et lui donne une forme humaine.

Quel endroit magnifique ! se dit Edan qui se réjouit d'être là.

– Quel est ton nom ? demande l'aigle.

C'est sa seconde parole de la journée. Jusque-là, il a préféré ne pas interrompre Edan dans ses réflexions.

– Je m'appelle Edan.

– Dis-moi, Edan. Pourquoi as-tu quitté le Pays vert ?

Mais avant qu'Edan n'ait eu le temps de répondre, l'aigle formule une nouvelle question.

– T'es-tu déjà demandé ce que Sha signifie ?

Edan est étonné. Comment peut-il savoir d'où je viens ? se demande-t-il. Il regarde l'aigle en silence, et celui-ci poursuit :

– Tu peux m'appeler Azlar.

– J'ignore pourquoi je suis là, répond Edan. Si je le savais, je saurais où aller ensuite.

– Est-ce que tu te rappelles l'arbre que tu as vu dans le palais ? lui demande Azlar.

Edan fait oui de la tête.

– Cet arbre est un signe. Une semence est tombée dans ton cœur semblable à une terre. Cette semence, qui porte aussi le nom de rêve, grandit. C'est en cultivant ce rêve, en l'arrosant de paroles et d'actions, qu'il pourra grandir. Persévère, et tu finiras par aller au bout de tes rêves.

Cette parole tombe bien droit dans le cœur du garçon, qui a l'impression que son voyage prend forme.

Azlar s'interrompt alors à la façon d'un maître d'école qui souhaite capter l'attention de son élève, puis regarde Edan dans les yeux.

– À ceci, j'ajouterai que « Sha » signifie illusion. Méfie-toi de ce qu'on te dit : tout n'est pas vrai.

Edan est fatigué ; à peine Azlar a-t-il terminé sa phrase qu'il s'endort. L'aigle s'envole alors et ayant rejoint le ciel, il fait des cercles au-dessus de la terre.

La sagesse

– Réveille-toi, Edan.

Edan a les yeux qui collent ; il a de la peine à se réveiller.

– Nous avons une grande distance à parcourir et j'ai quelqu'un à te présenter.

Après trois passages de sablier, Azlar lui indique une silhouette entre les rochers.

– Qui est-ce ?

– C'est un nomade. En as-tu entendu parler ? Nos amis les nomades nous attendent : ils se réjouissent de ta venue. Ils disent que dans chaque rencontre, il y a un monde en marche.

Edan raconte ce qu'il a appris sur eux :

– Ils n'ont pas de maison et ne vont pas à l'école. Ils sont si ignorants qu'ils ne savent pas même lire…

– En es-tu sûr ?

– Quoi donc ?

– Peut-être savent-ils des choses que nous ignorons…

– Quelles choses ? Qu'entends-tu par là ?

– Ils lisent le livre de la vie. Imagine, par exemple, que tu voies des empreintes dans le sable : un nomade saura te dire à quel animal elles appartiennent. Imagine maintenant qu'un long nuage s'étende comme un fil au-dessus de l'horizon : un nomade pourra te dire s'il annonce de l'orage.

Azlar se met alors à la même hauteur qu'Edan en se posant sur un gros rocher.

– La sagesse, celle qui vit et sait comment les choses se passent, ne s'acquiert pas dans les livres : la sagesse, comme une personne, vit en nous. Elle grandit en nous et, comme la vie, elle est sans cesse en train de bouger et de foisonner.

Azlar, qui a repris son vol, s'interrompt alors afin de souligner sa remarque :

– La sagesse est une vérité en mouvement, un point de vue fiable qui rend libre.

Peu après, les deux compagnons atteignent un troupeau de chèvres qui annonce la présence d'un campement. À quelques pas, une ribambelle d'enfants s'amusent en bâtissant un barrage dans le lit d'un ruisseau.

– Allons voir le monde en marche, suggère Azlar, celui qui vient dans notre prochaine rencontre.

Le trésor des nomades

Alors qu'ils ont dépassé le troupeau, Azlar évoque le trésor des nomades. Les nomades savent raconter des histoires, bien plus, ils les colportent d'un coin du désert à l'autre. En effet, depuis une époque bien plus reculée que celle des Rois Mages, ils transportent les nouvelles à dos de chameaux, et ceci en compagnie d'autres richesses : les épices et l'encens.

Il leur arrive souvent de raconter la même histoire plusieurs fois, de bas en haut et de long en large. Quand les habitants du désert entendent une histoire qui leur parle, ils l'écoutent pour comprendre ce qu'elle signifie ; ils y réfléchissent pendant des jours et des nuits, lorsqu'ils font paître leurs bêtes, jusqu'à en pénétrer la signification intime ainsi qu'une graine dont on ôte l'écorce. Ces récits les enrichissent et les aident à comprendre le sens

caché des choses. Les nomades placent une bonne nouvelle au-dessus de tous les trésors.

Une bonne histoire est semblable à une graine ;
En elle, il y a les fruits d'un arbre caché.

Une légère pression

Des enfants courent autour d'Edan alors que les deux compagnons s'approchent du campement.

– D'où viens-tu ? Quel est ton nom, étranger ?

Il répond tour à tour à un garçon bouclé et à une petite fille qui porte un châle bleu et qui n'est pas intimidée le moins du monde.

Le campement, abrité par une falaise, donne sur un cirque naturel. Du milieu des tentes, un homme s'approche. Il est couvert d'un foulard qui lui protège la tête contre le soleil. Il salue nos deux amis avec une extrême politesse et les conduit alors dans sa maison.

– Je vous attendais, dit-il avec un large sourire. Azlar m'a averti de votre visite. Prenez place ! dit-il en désignant les coussins verts et violets.

la marche dans le désert, marta masszi, 15 x 21 cm, monotype

Alors qu'il est sur le point de disparaître derrière un voile, il se retourne.

– Au fait, mon nom est Alcibiade le jeune, mais tu peux m'appeler Alcibiade.

Un bouc mâche une racine à l'intérieur de la tente. Au sol, des fourmis qui transportent sur leur dos des miettes de pain ont formé une chaîne entre les tapis. En les observant, Edan songe à sa propre marche en quittant le palais.

La tente est simple, juste quelques coussins, mais on s'y repose volontiers. On entend le son d'une voix féminine qui berce un enfant. De temps à autre, les bâches de la tente s'ouvrent, claquent et se rabattent telles les voiles d'un navire sous l'effet du vent.

– Quelque chose t'a fait quitter le palais ? demande Alcibiade en revenant.

Il tend une tasse de thé à Edan qui ne sait pas quoi répondre et qui, pour cette raison, plonge alors sa tête dans le récipient d'où émane une délicate senteur.

– Tu te demandes pourquoi tu es parti, n'est-ce pas ?

Edan approuve de la tête.

– As-tu déjà entendu parler des mirages ?

– Oui.

– Que sais-tu à leur sujet ?

– C'est une illusion, je crois.

– Il y a deux dangers dans le désert : les serpents et les mirages… Les serpents mordent et les mirages mentent… Lequel préfères-tu ? demande-t-il avec un regard malicieux.

– Ni l'un ni l'autre !

Les yeux du nomade, en riant, deviennent brillants.

– Le palais est un mirage, poursuit-il.

– Tu veux dire qu'il n'existe pas ? demande Edan avec une pointe d'inquiétude.

– Non, rassure-toi : il existe. Le palais existe à la façon d'un ballon : il donne l'impression de prendre beaucoup de place aussi longtemps qu'il est rempli d'air, mais que se passe-t-il si on le perce ? Il se dégonfle !

– Pourquoi as-tu quitté le palais ? reprend Alcibiade. As-tu reçu un signe, une vision ? T'a-t-on parlé ?

– Rien de ça.

– Alors quoi donc ?

– Une chose douce ; une impression…

– De quel genre ?

– Une pression légère, semblable à la pression d'une main.

– Et que faisait-elle ?

– On aurait dit qu'elle me guidait, qu'elle me poussait du bout des doigts.

– T'en es-tu rendu compte ?

– Pas vraiment, mais je sais qu'elle était là, précise Edan.

Comme c'est intéressant, se dit Alcibiade qui plisse ses yeux comme pour se concentrer. Pas un de nous ne quitte ce lieu de la même manière. On est si différent…

La nuit passe

Azlar se tourne vers Edan.

– Demandons à Alcibiade ce qu'il sait sur l'arbre. Qu'en dis-tu ?

– Celui qui grandit en moi ?

– Cet arbre et sa légende. J'imagine que tu veux en savoir plus, n'est-ce pas ?

– Bien sûr !

Edan tend les oreilles autant qu'il le peut. Il se souvient des paroles de l'émissaire : quand l'arbre grandit, les choses changent.

– Cet arbre est un signe, annonce mystérieusement Alcibiade, un signe des choses qui viennent et qui sont en devenir. Un arbre grandit en toi pour t'apporter sa longévité et un autre, très semblable au tien, grandit dans le cœur de beaucoup d'hommes.

– Un vrai arbre ?

– Presque. Un arbre secret.

– Secret ?

– Réel, mais invisible pour les yeux.

Azlar prend alors le relais d'Alcibiade.

– Le mystère de Sha a deux facettes, dit-il. La première, c'est le palais, la seconde, c'est cet arbre. Ces deux facettes s'opposent comme le jour et la nuit : alors que l'arbre ne cesse de grandir, les murs du palais s'effritent et partent en poussière. Le palais, dans un certain sens, est semblable à la nuit qui passe.

Le soleil a rejoint la crête des montagnes. Le campement, à l'ombre d'un grand pic, est gagné par la quiétude du soir. Les deux amis prennent alors congé d'Alcibiade qui les regarde partir avec un sourire aux lèvres.

Le radeau du désert

Sur le chemin du retour, Edan et Azlar rencontrent le sultan. Celui-ci est accompagné de sa suite, composée d'une dizaine de chameaux et d'une centaine d'esclaves aussi richement vêtus que chargés. Le sultan semble perdu et son équipage a l'air d'un radeau à la dérive qui déborde de choses superflues.

En queue de file, un éléphant dodeline. Il porte sur son dos, suspendus à une nacelle, des bouquets de fleurs rouges qui ne cessent de faner. À côté de la caravane, un homme qui tient dans la main un filet percé semble chasser des papillons imaginaires !

Le sultan est en tête de convoi. Il porte des vêtements si fins et si précieux qu'ils lui collent à la peau. Sa tête est protégée par une ombrelle qui commence à roussir sous le soleil. Le sultan, qui est en sueur, ne sait pas vraiment où il va. À vrai dire, il avance sans s'être vraiment rendu compte qu'il a quitté le palais !

Edan se demande ce qui a bien pu l'amener dans le désert.

Azlar est le premier à accueillir le sultan :

– Votre Altesse : quelle surprise ! annonce-t-il cordialement.

D'un geste amiral, le sultan intime à sa suite de faire halte.

– En effet : notre dernière rencontre remonte à bien longtemps, lui répond le sultan, sur un ton amical.

Azlar reprend la parole.

– Que nous vaut cette visite ? demande-t-il.

Le sultan semble hésiter. Curieusement, cette question le prend au dépourvu.

– Peut-être cherchez-vous quelqu'un ? poursuit l'aigle.

Le sultan ne semble pas plus avancé. Une indécision profonde lui fait tourner la tête. Il finit par rassembler quelques mots sur sa langue :

– Je pensais… Je voulais voir ailleurs.

– Ne seriez-vous pas à la recherche des nomades ? Nous allons à leur rencontre.

– Les nomades ? Mais quelle bonne idée ! Voilà longtemps que… Enfin, j'ai toujours voulu savoir de quoi ils ont l'air…

Mais à peine son excitation exprimée, le sultan s'éteint à nouveau.

– Oui, les nomades, dit-il à mi-voix. Pourquoi ne viennent-ils jamais au palais ?

– Votre Altesse devrait nous accompagner. Ce soir, nous allons rencontrer un vieillard qui possède autant d'histoires qu'il y a d'étoiles dans le ciel.

– Fantastique ! déclare alors le sultan avec un tel entrain qu'il serait capable de soulever des montagnes.

Mais à peine cette halte terminée que le sultan lâche un soupir. Il commence à hocher de la tête.

– Quelque chose ne va pas, votre Altesse ? lui demande Edan.

Le sultan est aussi pâle que le sable.

– Voulez-vous de l'eau ?

– Il me faut rentrer, dit-il. Quelle canicule ! Et mon singe qui est resté au palais ! Il a perdu son bilboquet, le pauvre ; il doit se sentir bien seul…

– Êtes-vous sûr de ne pas vouloir nous accompagner ? lui demande Azlar.

Le sultan acquiesce sous le regard pensif d'Edan.

Malgré sa perplexité, le garçon est ému en songeant au sultan. Sans doute perçoit-il que pour son grand malheur, le souverain ne fait jamais les choses jusqu'au bout. En effet, chaque fois que celui-ci se met en marche pour le désert, il rebrousse chemin. Quoiqu'il ait toujours une bonne raison pour le faire, la stérilité de ces va-et-vient le vide de ses forces.

Edan reprend la parole un moment après avoir vu l'équipage disparaître derrière une dune :

– Tu n'as pas cherché à l'arrêter, remarque-t-il.

– Aurais-tu cherché à le faire ?

– Probablement pas.

– Peut-être viendra-t-il un jour : quand on est dans sa position, c'est difficile de tout quitter.

– Tout ?

– Tout ce qu'on pense avoir ; mais ce n'est là pas tout.

– Veux-tu dire qu'il pourrait avoir bien plus s'il quittait sa place ?

– Absolument.

– Alors pourquoi s'y cramponne-t-il ? Ne sait-il pas que bien davantage est à sa portée ?

– Ceci, je l'ignore, répond Azlar. Personne ne le sait.

L'amour

Un vieil homme prépare du thé au moment où Edan et Azlar rejoignent le camp ; cet homme est agenouillé à côté d'un foyer où crépitent quelques brindilles. Tout en fredonnant une chanson qui le remplit d'allégresse, le vieillard dont la figure est roussie par le soleil travaille à son ouvrage délicatement et patiemment.

Le faiseur de thé regarde Edan qui en est presque gêné. Au bout d'un instant, il dépose la théière qu'il tenait en main tout en continuant à observer le garçon.

C'est à Edan qu'il adresse ses premières paroles :

– Que puis-je faire pour toi ?

– J'aimerais connaître…

Edan s'interrompt, il sait qu'il a devant lui la bonne personne.

Ce vieillard saura répondre à ma question ! Je vais enfin savoir pourquoi je suis là ! se dit-il plein d'espoir.

Seulement voilà. Edan est désorienté. Il ne sait pas par quelle question commencer : celle de connaître les raisons qui l'ont poussé dans ce pays ou de découvrir le secret du faiseur du thé. Edan hésite encore un instant avant de formuler sa requête :

– Quel est votre secret ? finit-il par demander.

Mon secret, celle de ma présence à Sha, se dit Edan, doit être contenu

dans le sien ; sinon nous ne nous serions pas rencontrés. Ma vie doit donc être contenue dans son histoire. Si je l'interroge sur son secret, il me révélera le mien.

– Mon secret ? demande le vieillard.

Le faiseur de thé, qui est en train de remuer des braises à l'aide d'un tison, lui demande d'être plus précis.

– J'aimerais savoir ce qui rend cet endroit si différent.

– Différent ? Tu trouves que cet endroit est différent ? Mon secret, si c'est un secret, est le suivant : j'aime les gens et j'aime ce que je fais. Qu'y a-t-il d'autre que l'amour ? Si je n'ai pas l'amour, je suis semblable à une théière vide.

Il reprend alors son ouvrage. Edan en profite pour l'observer. Peut-être ma réponse viendra-t-elle en le regardant travailler, se dit-il.

Le secret du germe

Le vieil homme alimente le feu. Puis, après avoir fait bouillir sa théière, il saisit une tasse qu'il remplit de façon particulière. En effet, il la vide dans la théière juste après l'avoir remplie. Une fois la tasse vide, il la remplit à nouveau. Il répète l'opération jusqu'à ce que le thé devienne aussi sombre que l'écorce d'un cèdre. Après un certain temps, le vieil homme se remet à parler. Il propose à Edan une énigme :

– Une théière se remplit avec du thé. Et le sol, comment le remplit-on ?

– Avec des graines ? suggère Edan. Il n'est pas très sûr de sa réponse.

Le vieil homme lui explique alors une chose si simple qu'elle pourrait aller de soi : il y a partout un vide et ce vide est un creux en forme de graine.

– Partout, c'est-à-dire dans chaque sol, dans chaque cœur, précise-t-il. À quoi une graine te fait-elle penser ? demande-t-il. Que va-t-elle devenir ?

– Un arbre ?

– Tout à fait ! Et avec l'arbre viennent les fruits. L'amour, mon premier secret, commence lui-même par un germe. L'amour vient en germe parce qu'il espère tout. La sagesse, elle aussi, commence par un germe. À ce germe, on donne parfois le nom d'inspiration. L'amour commence par un germe ; mon premier secret est donc contenu dans mon second. Mais le contraire n'est pas moins vrai. En effet, le germe commence par l'amour. Regarde un homme qui plante une graine et tu comprendras. Semer une graine, dans l'espoir de voir un arbre grandir, est une marque d'amour.

Le vieil homme, qui tient une graine dans sa poche, la tend alors à Edan :

– Une marque d'amour : voilà ce que tu peux voir dans cette graine. Tu tiens désormais entre les mains, et mon secret, et mon travail. Fais-moi confiance, tu comprendras.

Curieuse personne, se dit Edan. Il n'est pas à la tête d'un peuple, comme

le sultan, et pourtant il a du poids, de l'assurance ; il possède de l'autorité. C'est un homme simple et pourtant il possède la grâce d'un seigneur.

Bien que la nuit soit tombée, les trois compagnons ne cessent de bavarder ; ils parlent jusqu'à ce que la lune ait parcouru sa course, ils parlent en observant les étoiles à la façon des nomades.

Un songe

– Maintenant, ferme tes yeux, dit le vieil homme à Edan.

Le vieil homme relève alors le couvercle de sa théière ; c'est une vieille théière bleue en métal, qui est noircie et toute cabossée. À peine celui-ci est-il ouvert qu'un parfum s'en échappe.

Ce parfum, qui a la faveur du vent, gagne alors les quatre coins du désert.

Que se passe-t-il ensuite ?

Pour la première fois de sa vie, Edan voit un songe, auquel le parfum donne peu à peu la vie.

Il a l'impression de voir en accéléré comment le désert va reverdir. Edan, qui n'en croit pas ses yeux, voit de vastes champs sortir de nulle part ! Des rivières et des lacs parsemés d'îlots sillonnent le désert. Il y a aussi un olivier qui grandit dans le paysage.

– Tu peux ouvrir les yeux à nouveau, dit le vieillard en refermant le couvercle.

Edan, qui reste silencieux, est stupéfait par ce qu'il vient de voir.

– Ce que tu as vu est proche.

Comment est-ce possible ? se demande le jeune garçon.

– L'œil ne voit que la surface, et non l'essentiel. Ton songe est semblable à une graine.

Le vieillard s'interrompt.

Il regarde alors les flammes comme pour percer leur mouvement secret. Au bout de quelques instants, il se tourne vers Edan.

– Aimerais-tu connaître la porte de ce jardin ? demande-t-il enfin au garçon.

le faiseur de thé, marta masszi, 15 x 21 cm, monotype

Le jardinier

Alors, à la surprise d'Edan, le vieillard l'invite à le suivre.

Ils traversent rapidement la tente qui s'ouvre sur un immense jardin.

– Mais… je n'avais rien vu ! s'exclame alors Edan, à peine sorti de la tente. Celle-ci dissimule si bien le jardin que, du désert, on ne le voit pas.

Sortant une graine de sa poche, le vieillard tend la main, paume contre ciel. Puis, d'un geste simple, répété mille fois depuis la création de son jardin, il tourne la main, faisant tomber la graine à terre.

Je rêvais de grandir et mes rêves galopaient à travers ciel, m'entraînant aussi loin que possible sur la Voie lactée.
Mais une nuit, en levant les yeux, j'ai compris que mes rêves, ainsi qu'une graine, voulaient tomber du ciel et prendre racine.
Alors j'ai compris que j'allais grandir et que c'est un voyage sans fin, un passage entre ciel et terre qui commence sur terre.
Alors j'ai commencé à grandir…